

Notice historique sur le Petit Séminaire Mongazon (1)

(Suite)

CHAPITRE VI

La mort de M. Mongazon (1839)

Grâce à la délicatesse de M. Bernier, la vieillesse de M. Mongazon fut heureuse. Jusqu'à son dernier soupir il s'imagina être le chef unique d'une maison idéale. Jamais il n'avait récompensé tant d'étudiants pour leur sage travail. Jamais il n'avait tant communiqué d'agréables décisions, d'heureuses surprises. Hormis les tracas suscités par l'Université, toutes les difficultés d'administration lui semblaient complètement aplanies. Toutes ses prérogatives de supérieur semblaient intactes. Jusqu'à la fin on prit même soin de lui envoyer à confesse quelques élèves très sages dont il se croyait vraiment le directeur.

Libre et content, il vivait au milieu de ses enfants comme un aïeul, chef encore vigoureux de la famille. Une anecdote nous peint ses relations avec les élèves. Un jour, pendant la promenade, éclatait subitement un orage terrible. Où étaient-ils à ce moment ? Avaient-ils pu trouver un abri ? Ne serait-il point arrivé d'accident, car l'heure du retour est passée depuis longtemps déjà ? Le Père s'inquiète, se désole, il veut qu'on parte s'informer ; il résout d'aller lui-même à leur rencontre, et s'y fait traîner dans sa petite voiture. Enfin, au bout du chemin du Colombier, il aperçoit ses enfants. Eux comprennent aussitôt sa pensée, ils accourent, l'entourent, se montrent sains et saufs, lui racontent où ils se sont réfugiés et le ramènent triomphalement. M. Mongazon recevait fréquemment de tels hommages d'affection.

Ces manifestations faisaient grand plaisir à M. Bernier. Nes'adressaient-elles pas à son père ? Ne développaient-elles pas le sentiment familial, étouffé quelquefois si malheureusement par l'inter-nat ? Le supérieur réel veillait seulement à écarter tout prétexte de troubles. Par un beau sacrifice, il favorisait les motifs et les témoignages d'affection pour le bon vieillard, et se contentait pour lui d'estime. Hélas ! ce fut à quoi seulement il put prétendre, pendant plusieurs années, de la part de collégiens encore inaccoutumés à la discipline et sur lesquels il était forcé d'exercer continuellement et directement son autorité répressive, la seule qu'il semblait s'être réservée, et dont il empêcha, par mille artifices ingénieux et délicats, M. Mongazon de soupçonner l'existence et la nécessité.

La dernière année de sa vie, M. Mongazon n'assista plus à aucun exercice du collège. Les élèves ne le virent guère qu'au moment de leur départ en promenade où on l'amenait dans la cour d'honneur pour les voir défiler. L'hiver, on lui députait deux enfants qui passaient la récréation avec lui. « J'étais souvent choisi, raconte Mgr Barbier de Montault (2), et j'étais loin de m'en plaindre. N'aimant pas le jeu, et frileux par tempérament, je préférais me chauffer dans sa chambre. C'était un bon homme. Il nous amusait

(1) Cf. *Semaine Religieuse*, nos des 14 janvier, 18 février, 4 et 25 mars, 15 avril, 6 mai.

(2) Mgr Barbier de Montault, du cours XIV, entra au petit séminaire en 1838.